

<b>Source</b>	<i>Choisir</i>
<b>Date</b>	avril 2004
<b>Signé par</b>	Pascal DECAILLET

Charles Péguy, notre contemporain

Déterré en 1992 par Alain Finkielkraut d'un quart de siècle de scandaleuse indifférence due aux errances d'amnésie et à l'inculture historique crasse de la génération soixante-huit, Charles Péguy habite les ombres et les lumières de notre monde moderne. Il est, en cette aube de troisième millénaire, un compagnon de route d'une actualité étonnamment brillante. Il est, au sens le plus fort, dans toutes les grandes querelles qui nous agitent, de la laïcité au pouvoir de l'argent, de l'humus des frontières aux vents célestes du cosmopolitisme, notre ami, notre contemporain.

Six ans après la très belle, et troublante, lecture protestante du pasteur Michel Leplay, ceux qui aiment Péguy accueilleront avec une immense joie la sortie toute récente, d'un ensemble d'études politiques et littéraires sur le fondateur des « Cahiers de la Quinzaine » (*Charles Péguy, l'écrivain et le politique*, textes édités par Romain Vaissermann). Hommage, bien sûr, de l'École normale supérieure à l'un de ses plus fulgurants élèves, mais surtout, vibrant appel à la levée définitive d'une quarantaine aussi injuste que stérile, plus riche d'enseignements sur ceux qui l'ont promulguée, sur le mal qu'ils nous ont fait, que sur son objet.

Tour à tour dreyfusard, catholique et socialiste, immensément républicain dans un monde où l'aristocratie de la pensée était plutôt monarchiste, orphelin de père, fils d'une rempailleuse de chaises, boursier n'accédant à la Rue d'Ulm que par l'ardeur affamée de son mérite, défenseur des ouvriers mais passionnément nationaliste dès que vient poindre, sur la France, l'ombre conquérante d'un Guillaume II, notre homme, assurément, est complexe, ne se fond dans aucun moule, semble multiplier les paradoxes, se soustraire, comme une anguille à tous les pêcheurs d'étiquettes. Déjà, pendant les quatre décennies de sa pauvre et sublime existence, les innombrables éditorialistes, penseurs, pamphlétaires noircissant les pages d'une presse française alors, en pleine apogée, s'arrachaient cheveux et barbes (que certains avaient fort longues) pour classer, déclasser, reclasser l'auteur du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* dans un tiroir, une catégorie qui pussent, un moment au moins, les arranger, les calmer, leur donner l'impression de maîtriser le cas Péguy.

Ainsi, l'Action française. Tout connaisseur de Péguy sait parfaitement, et depuis toujours, que l'auteur de *Notre jeunesse*, ce bouleversant portrait, publié en 1910, de l'anarchiste juif Bernard Lazare (le tout premier défenseur de Dreyfus) n'a strictement rien à voir avec les gens de Maurras qui d'ailleurs, dès la sortie de ce livre et pour les quatre ans qui resteront à vivre à Péguy, le rejettent, le conspuent avec des mots que seule cette époque de soufre et de braise est capable de produire. Péguy a beau être républicain quand Maurras est monarchiste, il a beau se proclamer dreyfusard, « socialiste », rien n'y fait : dans l'esprit des gens, aujourd'hui, malgré toutes les lumières et toutes les démonstrations de vérité, malgré Finkielkraut, il reste perçu, totalement à tort, comme l'un des maîtres à penser du fascisme à la française, c'est-à-dire de Vichy.

On recommandera donc la lecture, dans le livre cité plus haut, de l'admirable article de Guillaume Bourgade, doctorant à l'Université de Paris-III, collaborateur de la *Revue des deux mondes*, intitulé *Péguy et l'Action française*. Une petite trentaine de pages pour ausculter et radiographier, avec une lumineuse clarté, l'origine du malentendu. Où apparaît la figure décisive du maurrassien Henri Massis (1886-1970), critique littéraire, grand disciple du maître de Martigues, qui fera beaucoup, dès la mort du lieutenant Péguy près de Villeroy le 5 septembre 1914 (à 41 ans), pour récupérer la figure de celui qui avait si bien chanté Jeanne d'Arc, les saints Innocents et la cathédrale de Chartres.

Dans cette récupération, qui habitera l'entre-deux-guerres et préfigure celle, beaucoup plus scélérate de Vichy, tout n'est pas faux. À commencer, bien sûr, par la question nationale, cette affaire de l'Alsace-Lorraine et de l'imminence de la guerre qui, de 1910 à 1914, fait du « socialiste » Péguy un homme paradoxalement beaucoup plus proche de Barrès que de Jaurès : « En temps de guerre, écrit-il dans *L'Argent suite*, il n'y a plus qu'une politique, et c'est la politique de la Convention nationale. Mais il ne faut pas se dissimuler que la politique de la Convention nationale c'est Jaurès dans une charrette et un roulement de tambour pour couvrir cette grande voix ». Phrase aussi célèbre que terrible, que jamais, pendant tout le vingtième siècle et jusqu'à nos jours, le courant pacifiste (puis libertaire) de la gauche française ne lui pardonnera.

Neuf décennies après sa mort, l'illuminé de l'Histoire et de l'âme charnelle, l'infatigable défenseur de Dreyfus, le chantre de l'École républicaine et égalitaire, avec ses hussards noirs et ses craies blanches, n'a pas fini de nous interpellier par les paradoxes de son œuvre, le feu de sa plume, l'exemple passionné de sa vie. On aimerait qu'il soit là, parmi nous, au milieu des livres, à rugir et haranguer, faire vivre la vie, un peu plus fort.